



Craig Johnson

CRAIG JOHNSON a grandi dans une petite ville du Midwest qui, malheureusement pour sa mère, était traversée par une voie ferrée. À l'âge de huit ans, il profite du fait que le train ralentit à chaque passage pour embarquer clandestinement. C'est sa première escapade dans le vaste monde qui s'achève lorsque son père, après avoir parcouru près de six cents kilomètres, vient le récupérer dans une gare de triage où le garnement a été repéré.

Après ses études, c'est chargé d'un sac de surplus de l'armée et d'un pistolet semi-automatique Colt que Craig se rend dans l'Ouest en auto-stop. Petit-fils de forgeron, il n'a pas de mal à se faire embaucher dans plusieurs ranchs du Montana et du Wyoming, et il fait même quelques incursions dans l'univers du rodéo. Il ne se débrouille pas trop mal aux épreuves de dressage, mais son lancer de lasso est assez minable.

Par la suite, il se balade pas mal à travers les États-Unis : après l'obtention d'un doctorat d'études dramatiques, il devient pêcheur professionnel, chauffeur routier, charpentier ou cow-boy. Il enseigne également à l'université et fait un temps partie de la police de New York avant de se consacrer pleinement à l'écriture.

CRAIG JOHNSON

Son premier roman, *Little Bird* (*The Cold Dish* en v.o.) paraît en 2005 aux États-Unis. Il met en scène le shérif Walt Longmire et constitue le premier volet d'une saga qui compte à ce jour six titres. Le septième roman de la série sera publié au printemps 2011 aux États-Unis et le huitième volet est en cours d'écriture.

Craig vit avec sa femme, Judy, au pied des Bighorn Mountains, dans le Wyoming. Son ranch est situé à la confluence des rivières Clear Creek et Piney Creek, à la sortie de Ucross, population 25 habitants. Il n'y a pas de voie ferrée.

BIBLIOGRAPHIE :

Little Bird, Gallmeister, 2009 ; totem, 2011.

Le Camp des Morts, Gallmeister, 2010.

L'Indien blanc, Gallmeister, 2011.

Craig Johnson

UN VIEUX
TRUC INDIEN

Nouvelle

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Un vieux truc indien a été publié en 2006
dans le magazine *Cowboys & Indians*
et a remporté le Tony Hillerman Short Story Award

Titre original :
Old Indian Trick

Copyright © 2006 by Craig Johnson
Used by permission of the author.
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2010
pour la traduction française

IL EST DIFFICILE DE CONTREDIRE UN VIEIL INDIEN ou de mettre ses trucs en doute.

Un soir, j'étais en voiture avec Lonnie Little Bird. Je le conduisais au Deaconess Hospital, à Billings, pour contrôler son diabète. Nous nous arrêtâmes au Blue Cow Café, sur la réserve crow, juste à côté de l'I-90, pour manger un morceau. Le Blue Cow, qui avait été quelque temps un casino, était devenu depuis longtemps déjà un restaurant ; son *Montana Breakfast ! Servi du matin au soir ! La recette du Reader's Digest !* consistait en une demi-livre de bacon, quatre gros œufs, douze pancakes, trois quarts de livre de patates sautées, une pinte de jus d'orange et du café à volonté ; toute une épopée, célèbre d'un bout à l'autre des Hautes Plaines.

Nous étions partis un peu tard ; le soleil était déjà au ras des collines ondulantes de Little Big Horn et projetait des ombres irréelles sur les balles de foin de cinq cents kilos dispersées autour des ranchs indiens. On était en septembre, et avec les averses sporadiques d'un mois d'août qui avait été frais, il était probable que tout le monde allait devoir effectuer une troisième coupe.

Nous descendîmes les vitres à mi-hauteur et ordonnâmes au chien de rester dans le pick-up. Je pris Lonnie dans mes bras, posai mon ami cul-de-jatte sur son fauteuil roulant, et nous entrâmes. Il sourit en admirant les vestiges du jour et attrapa un exemplaire du *Shoshone Shopper*, un journal gratuit, au moment où il franchit les portes vitrées du restaurant. Je poussai le vieil Indien jusqu'à une table à côté de la fenêtre, d'où je pouvais garder un œil sur le pick-up et sur

CRAIG JOHNSON

le chien. Nous entendions, du fond de la cuisine, la voix nasillarde de Montana Slim chanter *Roundup In The Fall* à la radio.

— Tracteur 8N de 1948, 1 200 dollars seulement.

Je pris une carte coincée dans le distributeur de serviettes en papier.

— Avec un chargeur avant Dearborne.

Je repoussai mon chapeau sur ma nuque et contemplai les minuscules arcs-en-ciel qui se dessinaient aux coins de ses épais verres de lunettes.

— Je n'ai pas besoin de tracteur, Lonnie.

Il passa sa main ridée et tannée par le soleil dans sa chevelure poivre et sel.

— C'est un bon prix. Hmm... oui, c'est bien vrai.

Je hochai la tête, posai la carte sur la table et jetai un coup d'œil alentour.

— Tu crois qu'il y a quelqu'un ?

Il cligna des yeux et regarda par-dessus mon épaule en direction de la caisse enregistreuse. Mon regard suivit le sien : deux paires d'yeux nous regardaient fixement, juste au-dessus du comptoir en vieux formica imitation bois.



— Donc, vous n'étiez pas là quand c'est arrivé ?

L'adjoint du comté de Big Horn continuait à prendre ma déposition ; il était jeune, et je ne le connaissais pas.

— Non, nous nous sommes arrêtés pour manger un morceau et nous avons remarqué que tout le monde se cachait.

— Et vous êtes en route pour Billings ?

Je me demandai quel pouvait bien être le rapport avec ce qui nous occupait.

— Ouaip.

— Et le vieil Indien est avec vous ?

Je l'avais écouté interroger Lonnie Little Bird et je n'avais pas aimé le ton qu'il avait employé.

— Lonnie.

Il cessa de gribouiller.

— Pardon ?

UN VIEUX TRUC INDIEN

Je regardai mon ami, qu'on avait roulé jusqu'à la table du coin et qui était toujours plongé dans le *Shopper*.

— Son nom est Lonnie. Lonnie Little Bird. C'est un sage, un membre du Conseil de la tribu cheyenne.

L'adjoint me gratifia d'un regard appuyé, genre gros dur, ou du moins, aussi dur que ce qu'il avait réussi à acquérir après ses six semaines de formation à l'Académie de police du Montana, à Helena. Il tapota le petit bloc noir, dont la couverture brillait encore, du bout de son stylo, pour insister un peu plus.

— J'ai ça dans mes notes.

— Bien.

Il m'infligea un second regard de gros dur et je lui répondis par un sourire.

— Alors il ne vous sera pas difficile de vous rappeler son nom.

— Vous n'avez vu personne lorsque vous vous êtes garé ?

— Non.

— Pas d'homme indien, d'environ vingt-cinq ans avec...

— Elle n'a pas dit *indien*. Elle a dit *cheveux bruns et yeux bruns*.

Il n'aimait pas qu'on l'interrompe, et encore moins qu'on le corrige.

— Écoutez, Monsieur...

Je lui demandai de regarder ses notes.

Un homme grand et costaud entra dans le restaurant ; il portait un grand Stetson gris, un .357 sur la hanche et une étoile sur la poitrine. Il salua les deux personnes derrière le comptoir d'un geste de la main. Je me tournai vers l'adjoint.

— Wanda est *crow*. Si elle pensait que l'homme était indien, elle l'aurait dit.

J'interceptai le regard de la femme dont les cheveux étaient retenus dans un filet.

— Wanda, est-ce que le jeune homme était indien ?

Après une brève conversation avec le patron, ils secouèrent tous deux la tête. Non.

— Vous devriez arrêter de nous balader, dresser un signalement plus détaillé du suspect et envoyer une voiture patrouiller dans le coin.

CRAIG JOHNSON

— C'est ce que vous feriez ?

Il étudia à nouveau ses notes ; visiblement, il n'apprenait pas vite.

Je regardai le grand homme à l'étoile venir se poster derrière son adjoint. Wesley Burrell Best Bayles, le shérif du comté de Big Horn, était une légende. Bon sang, je l'avais vu manger le *Montana Breakfast ! Servi du matin au soir ! La recette du Reader's Digest !* jusqu'à la dernière miette.

— Fiston, tu ne reconnais donc pas le shérif maintes fois distingué du comté d'Absaroka, Wyoming ?

Wes excusa son adjoint, l'envoya dans sa voiture de patrouille et lui ordonna de partir quadriller la zone. Il but une tasse de café tandis que je parlais au patron. Ray Bartlett dit que le jeune homme était entré et avait demandé s'il pouvait être embauché. Il lui avait donné un formulaire. Le gamin s'était assis à la table dans le coin et avait attendu que deux cow-boys de rodéo aient fini leur repas au buffet et soient partis. Il avait pris son courage à deux mains, s'était avancé jusqu'à la caisse et avait sorti un pistolet de calibre .22 de sa ceinture. Il l'avait collé sur la figure de Wanda Pretty On Top et exigé qu'on lui donne l'argent. Wanda, pensant que les 214 dollars ne valaient pas qu'elle y laisse sa vie et ne sachant pas si le .22 la tuerait ou lui ferait seulement beaucoup de mal, lui avait tout donné. Il avait réclamé la monnaie, et avec un soupir elle avait obéi et mis toutes les pièces dans un petit sac. Le gamin leur avait ordonné de se coucher sur le sol, ce qui, dit Wanda, lui avait bien convenu parce qu'elle mourait d'envie de se reposer un peu. Ensuite, il avait dit que s'ils bougeaient dans les dix minutes, il les descendrait. Ray précisa que nous étions arrivés environ cinq minutes plus tard.

Wes se servit une seconde tasse de café et me tendit la cafetière, mais je déclinai son offre.

— Ray, à quoi ressemblait ce jeune homme ?

— Grand, mince... des cheveux longs et filasse, un chapeau de cow-boy en paille. (Ray réfléchit.) Un jean, un T-shirt et une de ces chemises western avec des boutons-pressions.

Je hochai la tête.

— Et la chemise sortie du pantalon pour cacher son arme ?

— Ouaip.

UN VIEUX TRUC INDIEN

— Autre chose ?

Ray réfléchit un moment.

— Il sentait mauvais et il avait de mauvaises dents.

Je me tournai vers Wes. Il décrocha le micro de son épaule et diffusa le signalement à ses adjoints et aux divers flics de la police de l'autoroute qui étaient sur le terrain. Nous échangeâmes une poignée de main.

— Merci, Walt.

— Pas de problème.

J'avançai jusqu'à la table et tapotai dessus pour attirer l'attention de Lonnie.

— T'es prêt à partir ?

Il hocha vigoureusement la tête mais ne leva pas les yeux de son journal.

— Ils ont passé le système électrique à 12 volts. (Il leva les yeux.) Je ne sais pas pourquoi ils font ça. Le 6 volts, c'est bien. Hmm... oui, c'est bien vrai.



J'installai Lonnie dans le pick-up, repliai son fauteuil roulant et laissai sortir le chien. Je le regardai se soulager et mémoriser toutes les odeurs entre le lampadaire et le camion, puis je le fis remonter à l'arrière et attachai ma ceinture. Lonnie lisait toujours le *Shopper*, et je commençai à m'en inquiéter.

— Ça va, toi ?

Il ne leva pas les yeux et continua à lire :

— Oui.

J'attendis une minute.

— Je suis vraiment désolé.

Il ne me regardait toujours pas.

— Pour quoi ?

— Pour l'adjoint, tout à l'heure.

Il finit par tourner la tête.

— Pourquoi t'excuserais-tu pour lui ?

Je regardai à travers le pare-brise arrière et commençai à reculer.

— Où allons-nous, Walter ?

Je me dis que Lonnie commençait à perdre la mémoire.

CRAIG JOHNSON

— Ben, on allait à ton rendez-vous chez le médecin, mais il est trop tard, alors on va rentrer et reprendre un autre rendez-vous.

Il revint à son journal.

— Oh, je croyais que tu aurais peut-être envie d'attraper le jeune homme qui a braqué le café.



Nous étions dans un village de mobile homes miteux aux abords de Hardin, du genre qui semblait attirer les tornades et les vieux pneus. Nous primes la bretelle et nous nous arrêtàmes juste avant un petit mobile home passé par le soleil, à côté d'un camion Datsun piqueté de rouille, garé sur un terrain pelé. La lumière bleue et vacillante d'un téléviseur était visible à travers les rideaux des fenêtres. Wesley Bayles, Ray Bartlett et moi, nous nous tournâmes vers Lonnie, qui plia son journal et examina le numéro inscrit sur la boîte aux lettres cabossée plantée au bord du chemin de terre.

— Nous y sommes, 644 Roundup Lane, Travis Mowry. Hmm... oui, c'est bien vrai.

Je haussai les épaules, posai mon chapeau sur le tableau de bord et tendis le bras vers l'arrière.

— Est-ce que je peux t'emprunter ton arme ?

Wes me tendit son revolver, sortit du pick-up côté passager avec un Remington 870 qu'il avait pris dans son véhicule et referma doucement la portière.

Je glissai le gros colt dans la ceinture de mon jean, dans mon dos, et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier que les lumières intérieures du pick-up étaient éteintes. Il faisait complètement noir, et l'absence de lampadaires dans le village de mobile homes me donnait un avantage certain.

Je sortis mon portefeuille, pris tout l'argent liquide qui s'y trouvait et formai un rouleau d'une belle taille. Je montai ensuite les marches métalliques branlantes et frappai à la porte à moustiquaire. Je parvenais à distinguer la kitchenette et le chemin de moquette qui devait conduire au salon. La télévision diffusait un reality show, et il me fallut frapper à nouveau. Au bout d'un moment, une jeune femme malingre apparut et me regarda. Elle n'ouvrit pas la porte. Elle donnait l'impression d'avoir commencé

UN VIEUX TRUC INDIEN

à vivre très tôt, d'avoir fait les mauvais choix et de s'en être mordu les doigts.

Je souris et gesticulai avec le rouleau de billets à la main en m'assurant qu'elle voyait bien le billet de 20 à l'extérieur.

— Est-ce que Travis est dans le coin ?

Elle paraissait indécise.

— J'ai cet argent que m'a donné John pour que je lui file. Je sais qu'il est tard, mais je me suis dit qu'il en avait peut-être besoin ?

Je prenais un risque, évidemment, mais tout le monde connaît quelqu'un qui s'appelle John.

Elle ne s'approcha pas pour autant de la porte. Sa voix s'éleva, grêle et hésitante.

— Vous n'avez qu'à me le filer, à moi.

Leur faire voir l'argent, toujours.

Je secouai la tête sans me départir de mon sourire.

— Je suis désolé, M'dame, mais je ne vous connais pas. Est-ce que Travis est là ?

Elle ne dit rien mais tourna les talons et disparut.

Je pris une grande inspiration et jetai un coup d'œil vers le camion en me demandant ce que Wes pensait pouvoir faire, de là où il se trouvait, s'il y avait du grabuge.

J'entendis un bruit de pas et vit un grand jeune homme dégingandé s'arrêter dans le couloir. Il portait un jean sale, des bottes et un marcel crasseux. Il buvait une canette de Coors Light et fumait une cigarette.

— Qui vous êtes ?

— Je suis un ami de John. J'étais censé vous apporter cet argent.

— John Qui ?

Apparemment, tout le monde ne connaissait pas un John. Je pris un autre risque raisonnable – ça avait tellement bien marché jusqu'à présent.

— John, du bar. Bon, vous êtes bien Travis Mowry ? (Je brandis la liasse de billets.) Une histoire d'argent pour vous ?

Leur faire voir l'argent, toujours.

Il fit un pas en avant, poussa la porte à moustiquaire et tendit la main vers le rouleau de billets. Je le lui laissai mais m'empressai

CRAIG JOHNSON

de le saisir par le poignet. Je le fis descendre du mobile home d'un geste et, sortant le .357 de mon pantalon, je le lui plantai sous la mâchoire. Je nous fis pivoter vers le pick-up. Les deux portières étaient ouvertes. Wes accourait, armé du fusil, et le patron hochait la tête. *Oui.*



Dix minutes plus tard, nous mettions Travis Mowry dans la prison du comté de Big Horn sous l'œil vigilant de deux policiers de l'autoroute du Montana et de trois adjoints, y compris celui qui nous avait interrogés au Blue Cow. Apparemment, la majorité des forces de l'ordre de l'est du Montana voulait savoir comment, après être tombés sur un 10-52 déjà froid, nous avions réussi à appréhender le suspect en moins de vingt minutes.

Travis avait un casier de quatre pages de long qui commençait par un vol de voiture à l'âge de quatorze ans. Il s'était fait prendre et avait été enfermé dans un centre pour mineurs. Il en était sorti, avait volé une autre voiture, s'était fait prendre, avait été envoyé dans une famille d'accueil, s'était sauvé, et avait volé encore une voiture avant de passer à la vitesse supérieure et de se mettre à fabriquer des méthamphétamines dans sa baignoire. Il avait passé deux ans au pénitencier de Deer Lodge, où le psychologue avait laissé entendre que tout était relatif, bien entendu, mais que si on posait un panier de légumes à côté de Travis, les légumes arriveraient à Stanford avant lui.

Je finis ma déposition. Les policiers se tenaient un peu loin de Lonnie, mais ils lui lançaient des regards en coin. Lui poursuivait sa lecture du *Shoshone Shopper* dans la prison du comté de Big Horn.

Wes me tira par la manche.

— Allez, dis-nous, comment t'as su ?

Je regardai le vieil Indien, qui plia son journal, le posa sur ses genoux et attendit ma réponse, comme le légendaire Wesley Burrell Best Bayles et son personnel au grand complet.

— Eh bien, Wes, c'était juste un travail d'investigation de premier ordre.

Je regardai l'assemblée et effleurai mon chapeau, en particulier à l'intention de l'adjoint si borné.

— J'vous souhaite une bonne nuit, les gars.

UN VIEUX TRUC INDIEN



J'attendais. Nous roulions à vive allure à côté d'un long train de la Burlington Northern/Santa Fe, remontant la vallée de Little Bighorn, un autre site célèbre où l'arrogance et la stupidité humaines avaient atteint des sommets. Une légère brise faisait frissonner la sauge et l'herbe à bison. L'obélisque et la zone préservée à la mémoire du 7^e de cavalerie étaient presque perceptibles dans la lumière de la lune à peine levée. Lonnie restait silencieux, son bras veineux posé sur le rebord de la fenêtre. Les verres épais de ses lunettes reflétaient la bande étoilée de la Voie lactée qui s'étirait d'un horizon à l'autre.

— T'ai-je jamais parlé du serpent à sonnettes que j'ai écrasé avec le tracteur N8 de mon père ?

Je soupirai et me demandai quelle philosophie piquante toute personnelle cette histoire avait pour but d'illustrer.

— Lorsque je suis rentré de Corée, mon père avait deux grands champs, et l'un d'eux était à environ cinq kilomètres de chez nous. C'était un vendredi après-midi, et je venais de finir la coupe. J'étais un jeune homme à l'époque, et j'étais pressé. Tout à coup, je vois ce grand serpent à sonnettes en train de lézarder au soleil en plein milieu de la route. Pas très malin. (Il étouffa un rire.) C'était un gros ; il avait douze anneaux...

— OK, Lonnie, dis-moi, comment tu as su que c'était Travis Mowry ?

Il se tourna vers moi, vexé que je le coupe au milieu de son histoire.

— Et comment t'as su, bon sang, qu'il habitait 644 Roundup Lane ?

Il sourit à demi et ses yeux se levèrent vers les étoiles. Il hocha la tête à chaque lettre :

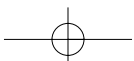
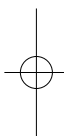
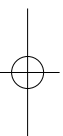
— V.T.I.

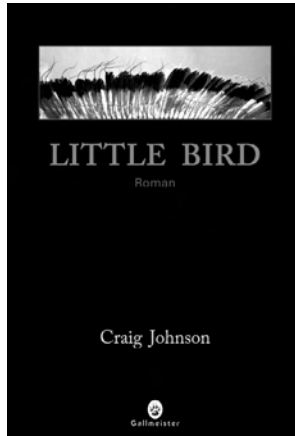
Je réfléchis à la vieille formule.

— Un Vieux Truc Indien ?

Il continua à hocher la tête et sortit lentement, d'entre les pages de son journal, la fiche de candidature de Travis Mowry à un emploi au Blue Cow Cafe. Il me la tendit ; toutes les rubriques du formulaire avaient été complétées.

— Hmm... oui, c'est bien vrai.





Little Bird

A PRÈS VINGT-QUATRE ANNÉES PASSÉES au bureau du shérif du comté d'Absaroka, dans le Wyoming, Walt Longmire aspire à finir sa carrière en paix. Ses espoirs s'envolent quand on découvre le corps de Cody Pritchard près de la réserve cheyenne. Deux années auparavant, Cody avait été un des quatre adolescents condamnés avec sursis pour le viol d'une jeune Indienne, Melissa Little Bird, un jugement qui avait avivé les tensions entre les deux communautés. Aujourd'hui, il semble que quelqu'un cherche à se venger.

Alors que se prépare un blizzard d'une rare violence, Walt devra parcourir les vastes espaces du Wyoming sur la piste d'un assassin déterminé à parvenir à ses fins.

Avec *Little Bird*, premier volet des aventures de Walt Longmire, Craig Johnson nous offre un éventail de personnages dotés d'assez de sens du tragique et d'humour pour remplir les grandes étendues glacées des Hautes Plaines.

Prix du roman noir 2010 du Nouvel Observateur / Bibliobis
Sélectionné pour le Grand Prix de littérature policière
Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2009

À propos de *Little Bird*

L'Américain Craig Johnson, ex-prof d'université, ex-flic, débarque en France avec la première enquête de son héros, ce Walt sauvage et attendrissant. Il faut saluer son sens de la narration – débridée, sensuelle – qui n'hésite pas à entremêler le tragique au loufoque. Little Bird fête nos retrouvailles avec le grand roman américain, celui des Jim Harrison, des James Welch, inlassables chasseurs d'histoires, amis des destins brisés et de la nature bafouée.

Martine Laval, TÉLÉRAMA

Parfois la littérature de voyage peut transporter le lecteur sans parcourir beaucoup de kilomètres. Dans ce polar écrit en panoramique avec une plume surtendue, Craig Johnson trimballe un shérif dans l'immensité du Wyoming et retrouve le lyrisme ironique des maîtres de l'école du Montana. Une merveille.

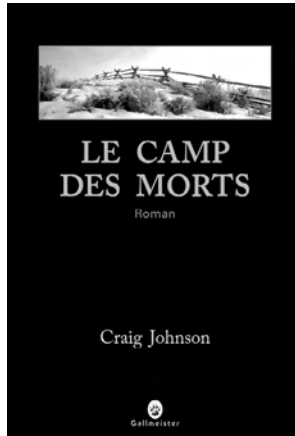
Nicolas Ungemuth, LE FIGARO MAGAZINE

Ce romancier prend ses personnages à bras-le-corps, comme pour les étreindre, les cogner, les comprendre. Il y a chez lui du lyrisme, de l'humour, un goût très sûr des dialogues et un sens émerveillé de la nature, du tragique aussi. À chaque page de Little Bird, tout vit, tout bruisse, tout menace, tout enchante. On pourrait encore parler de roman policier puisqu'il y est question de vie ou de mort, de crimes et de châtements. Mais n'est-ce pas de l'essentiel, tout simplement, qu'il s'agit là ?

Frédéric Vitoux, LE NOUVEL OBSERVATEUR

Au-delà d'un excellent suspense, ce polar offre une belle plongée dans l'Amérique des cow-boys actuels. Craig Johnson [...] construit des personnages plus vrais que nature. Vivement les prochaines aventures du pince-sans-rire Walt Longmire !

Karin Soulard, OUEST-FRANCE



Le camps des Morts

LORSQUE LE CORPS DE MARI BAROJA est découvert à la maison de retraite de Durant, le shérif Longmire se trouve embarqué dans une enquête qui le ramène cinquante ans en arrière. Il plonge dans le passé déchirant de cette femme et dans celui de son mentor, le légendaire shérif Connally.

Tandis que l'histoire douloureuse de la victime prend peu à peu une résonance dans le présent, d'autres meurtres viennent jalonner son enquête. Aidé par son ami de toujours, l'Indien Henry Standing Bear, le shérif mélancolique et désabusé se lance à la poursuite de l'assassin à travers les Hautes Plaines enneigées.

Le Camp des Morts, deuxième volet des aventures de Walt Longmire, nous emmène au cœur d'une violence tapie dans les paysages magnifiques du Wyoming. Et hisse Craig Johnson au niveau des plus grands.

Lauréat du Prix 813

Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2010

À propos du *Camp des Morts*

À la fois dense, drôle et chaleureux, c'est le genre de roman qui rend optimiste et même, osons le mot, tout simplement heureux.

Véronique Maurus, LE MONDE DES LIVRES

Walt Longmire contemple le monde depuis son pick-up avec une tendresse rare, jugeant que "la haine a la vie courte, mais que l'espoir et l'amour peuvent trotter côte à côte pour l'éternité". Pareille chaleur humaine, au milieu des paysages glacés, est assurément la marque d'un très grand romancier.

Julien Bisson, LIRE

Avec une puissance narrative digne des hautes plaines de l'Ouest américain, Craig Johnson, par le biais d'une enquête policière, écrit un hymne de compassion aux gens de là-bas, et sans doute d'ailleurs, quand le destin s'acharne à meurtrir les purs. [...] On se sent comme chez soi dans ce Wyoming déchiré. Mieux qu'un polar, Le Camp des Morts pourrait bien être un grand roman d'amour.

Martine Laval, TÉLÉRAMA

L'humour et le drame, la haine et l'amour marchent du même pas dans les romans de Craig Johnson. Le premier, Little Bird, nous ouvrait cet univers singulier. Le Camp des Morts ne fait que confirmer l'impression d'avoir découvert un auteur hors pair.

Richard Sourgnès, LE RÉPUBLICAIN LORRAIN



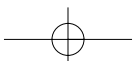
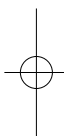
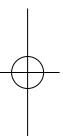
L'Indien blanc

Parution : avril 2011

WALT LONGMIRE est le shérif du comté d’Absaroka depuis près d’un quart de siècle et il n’a pas pour habitude de s’éloigner de ses terres familières du Wyoming. Quand il décide d’accompagner son vieil ami Henry Standing Bear à Philadelphie, où vit sa fille Cady, il ne se doute pas que son séjour va prendre une tournure tragique. Lorsque Cady se fait agresser et se retrouve dans un profond coma, elle n’est que la première victime d’une longue liste.

Entouré de ses fidèles compagnons – Henry, son adjointe Vic, qui ne tarde pas à le rejoindre, et le chien –, Walt se lance sur la piste d’un vaste réseau de trafiquants de drogue. Commence alors une longue errance urbaine sous la surveillance d’un mystérieux Indien blanc.

L’Indien blanc, troisième volet des aventures du shérif Longmire, nous entraîne dans une course-poursuite haletante au cœur de la Cité de l’amour fraternel. Il confirme une nouvelle fois tout le talent de Craig Johnson et l’appartenance de ce shérif mélancolique à la famille des grands héros de roman policier.



Craig Johnson

L'INDIEN BLANC

Extrait

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Titre original :

Kindness Goes Unpunished

Copyright © 2007 by Craig Johnson

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2010

pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-042-8

ISSN 1952-2428

JE NE PORTAIS PAS MON REVOLVER. Ils m'avaient dit que ça allait être facile et, comme un idiot, je les avais crus. Ils avaient dit que, si la situation se gâtait, il fallait que je leur montre les images, et il n'y en avait que vingt-trois ; je les avais déjà toutes montrées deux fois.

— “Il y a très, très longtemps vivaient un roi et une reine...”

Je levai les yeux, cherchant des renforts, mais il n'y avait personne. Ils avaient dit que je ne devais pas m'en faire, qu'ils ne me laisseraient pas seul, mais ils n'avaient pas tenu parole.

— “... qui n'avaient pas d'enfants. Un jour la reine reçut la visite d'une fée d'une grande sagesse. Elle lui dit : ‘Tu vas avoir une jolie petite fille.’ Le roi fut si heureux lorsqu'il apprit la nouvelle qu'il commença immédiatement les préparatifs d'un grand banquet. Il invita non seulement les membres de sa famille, mais aussi les douze fées qui habitaient le royaume.”

— Où est ton revolver ?

J'y pensais, justement.

— Je ne croyais pas en avoir besoin.

Ils opinèrent tous du bonnet, mais je n'étais pas tout à fait certain qu'ils étaient sincères.

— Ça fait combien de temps que tu es shérif ?

— Vingt-trois ans.

Il me semblait que cela faisait plutôt un million d'années.

— Tu connais Buffalo Bill ?

C'était peut-être bien un million, finalement.

— Non, il vivait un peu avant moi.

CRAIG JOHNSON

— Mon père, il dit que tu es un trou-du-cul.

Je baissai les yeux vers le vieux livre que je tenais entre les mains.

— OK... peut-être qu'on devrait revenir à l'histoire d'aujourd'hui...

— Il dit qu'avant t'étais tout le temps saoul au volant...

Le meneur assis au premier rang ressemblait à un ange mais il avait la gouaille d'un docker. Il était sur le point d'ajouter autre chose, alors je l'interrompis en brandissant les *Contes de Grimm* à la page où la jeune princesse avait été ensorcelée et allait s'endormir pour cent ans.

— Pourquoi pensez-vous que la fée est venue voir la reine ? (Une fillette aux cheveux bruns et aux yeux immenses, assise au troisième rang, leva lentement la main.) Toi ?

Elle inclina la tête avec une moue de dédain.

— Je te l'ai dit, mon nom, c'est Anne.

J'inclinai la mienne, contrit.

— Exact. Anne, pourquoi crois-tu que la fée est venue rendre visite à la reine ?

— Parce que leur fille va bientôt s'endormir.

Elle avait parlé lentement, avec ce mépris marqué que même les plus jeunes ont pour les fonctionnaires qui ne comprennent rien.

— Ben, ouaip, mais ça, ça arrive plus tard parce qu'une des fées devient folle de rage, non ?

Anne leva la main à nouveau, mais je l'ignorai lui préférant un garçon un peu roux assis au fond. Il s'appelait Rusty, et je remerciai intérieurement les autorités supérieures d'avoir créé les associations d'idées.

— Rusty ?

— Mon Papa, il dit que mon oncle Paul, c'est une folle.

Je ne suis pas certain de savoir à quel moment mes qualités de conteur ont commencé à décliner, mais ça devait être quelque part entre l'époque de *Sesame Street* et celle de *The Electric Company*. Je crois que j'étais assez bon, autrefois, mais c'était il y a longtemps. J'allais devoir demander confirmation à ma fille qui était depuis devenue "la plus grande juriste de notre époque", avocate à Philadelphie. Quand j'avais parlé à Cady hier soir, elle

L'INDIEN BLANC

était encore à la bibliothèque, au sous-sol. Je la plaignis, jusqu'à ce qu'elle me dise que le sous-sol en question était au vingt-huitième étage. Mon ami Henry Standing Bear disait que la bibliothèque était l'endroit où les avocats allaient dormir pour 250 dollars de l'heure environ.

— Tu es le plus pire conteur qu'on a jamais eu.

Je regardai un autre critique littéraire en puissance qui était resté silencieux jusque-là et me demandai si j'avais commis une erreur en choisissant *La Belle au bois dormant*. Cady adorait cette histoire quand elle était petite, mais le public que j'avais en face de moi paraissait un peu trop sophistiqué pour ce texte.

— Mon papa, il cache ses médicaments chaque fois que quelqu'un frappe à la porte.

J'essayais de ne pas me concentrer sur le nom de ce gamin. Je posai le livre sur mon genou et regardai tous ces enfants, qui incarnaient l'avenir du comté d'Absaroka, Wyoming.

— Il dit qu'il a pas d'ordonnance.

J'étais censé me rendre à Philadelphie en voiture avec Henry le lendemain. Il avait été invité à faire une conférence à la Pennsylvania Academy of the Fine Arts sur sa collection de photographies mennonites. Je m'étais dit que c'était l'occasion d'aller voir ma fille et de rencontrer sa dernière conquête, un avocat. Ils étaient ensemble depuis quatre mois, un vrai record pour elle ; j'avais donc décidé qu'il était temps que je rencontre le genre potentiel.

— Son médicament, il le fait tomber.

Henry avait prévu de partir avec Lola. J'avais essayé de le convaincre de prendre l'avion, mais cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait de voyage en voiture et il me dit qu'il voulait voir comment elle réagissait. La vraie raison, c'était qu'il voulait faire son apparition au volant de la Thunderbird décapotable bleu ciel de 1959. L'Ours soignait ses entrées.

— Il le fume, son médicament.

Nous n'allions être partis qu'une semaine, mais Cady était impatiente de nous présenter Devon Conliffe, dont le nom sonnait comme celui d'un personnage de *The Philadelphia Story*. Je l'avais

CRAIG JOHNSON

prévenue : un avocat ne devrait pas épouser un autre avocat, cela ne pouvait mener qu'à des conflits juridiques imbéciles.

— Ma Maman, elle dit que la seule chose qu'il lui fait, son médicament, c'est qu'il l'empêche d'avoir un travail.

Patti avec un *i*, l'assistante de ma fille, était d'accord avec moi sur les unions consanguines entre avocats. Nous avions parlé de cette relation, et j'avais réussi à discerner une toute petite réserve dans la voix de Patti quand elle avait parlé de lui.

— C'est mon troisième papa.

Nous étions censés dîner avec les parents Conliffe dans leur vénérable demeure à Bryn Mawr, une perspective qui me réjouissait à peu près autant que celle d'un gargarisme avec des lames de rasoir.

— J'aimais mieux mon deuxième papa.

Il allait être intéressant de voir comment ils réagissaient devant l'Indien et son fidèle acolyte, le shérif du comté d'Absaroka. Ils allaient sûrement refuser d'ouvrir leur portail.

Je levai les yeux vers le gamin et rouvris le livre.

— "Il y a très, très longtemps vivaient un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants..."



Dorothy Caldwell se tourna vers les steaks hachés qui grésillaient sur la plaque chauffante, elle souleva la presse et les retourna.

— Qu'est-ce que tu leur as lu ?

Je saisis l'exemplaire personnel de Cady sur le tabouret à côté de moi et le posai sur le comptoir. *Les Contes de Grimm*.

— *Dornröschen* – *la Belle au bois dormant*, avant qu'Hollywood n'en change le titre.

Elle me lança un regard en coin puis se pencha pour jeter un œil à la couverture usée par l'amour paternel.

— En maternelle ? (Elle haussa les épaules tout en ouvrant le grill.) Les gamins sont plus blasés que du temps de Cady, Walter.

Je posai mon verre.

— Enfin, je n'aurai plus à renouveler l'expérience avant les élections. (Elle fit glisser le hamburger, la laitue, la tomate et le bacon sur un pain grillé et poussa l'assiette vers moi.) C'est le menu habituel ?

L'INDIEN BLANC

Elle répondit à ma vieille plaisanterie par un hochement de tête, but une gorgée de son thé et ses yeux pétillèrent au-dessus de la tasse.

— J'ai entendu dire que Kyle Straub va se porter candidat.

J'ajoutai de la mayonnaise à mon burger, une pratique qu'elle trouvait détestable, et confirmai.

— Ouaip, j'ai vu les affiches.

L'avocat général s'était lancé dans la course le matin même et avait planté ses affiches rouge et bleu dans tous les endroits stratégiques de la ville, partant du postulat que je n'allais pas me représenter. Jusque-là, c'était la motivation la plus forte qui m'ait été fournie de garder mon mandat.

— Avocat général/shérif... (Elle marqua une pause rhétorique.) Ça donne une bonne idée de ce que serait son mandat.

Je repensai à mon plan d'origine – me porter candidat, n'assurer qu'un demi-mandat, puis passer les rênes à Vic, qui aurait ainsi deux ans pour faire ses preuves avant de devoir subir les affres d'une élection. Je mâchai une bouchée de burger.

— Tu crois que Vic ferait un bon shérif?

Dorothy coinça une mèche rebelle derrière son oreille et son regard me traversa. Ses cheveux étaient de plus en plus longs, et je me demandai si elle essayait de leur faire retrouver leur couleur naturelle. La réponse à ma question sur Vic, comme d'habitude avec Dorothy, coupa court à tout débat.

— Pourquoi ne pas lui demander directement?

Je luttai contre l'envie pressante de me retourner et de regarder vers Main Street, où j'étais certain de voir une brune – un beau morceau – en train de garer une voiture de patrouille de dix ans d'âge devant le Busy Bee Cafe. L'État du Wyoming n'avait jamais élu une femme au poste de shérif, et la probabilité qu'il choisisse une Italienne de Philadelphie avec la gueule aussi grande que celle d'un crocodile des mers salées était relativement mince.

— Elle a le Basque avec elle.

Un silence s'installa tandis que je continuais à déguster mon déjeuner.

— Ces deux-là font vraiment la paire.

CRAIG JOHNSON

Santiago Saizarbitoria avait rejoint notre modeste contingent trois mois auparavant, et si l'on exclut la fois où il avait essayé d'éteindre un feu de cheminée d'une main sur un toit couvert de glace, il s'était rendu indispensable. J'écoutai le bruit de la porte, qui s'ouvrit puis se referma, laissant entrer une bouffée d'air parfumé de ce mois d'avril. Ils s'assirent sur les tabourets voisins du mien et posèrent leurs coudes sur le comptoir. Ils portaient les mêmes uniformes, jusqu'à la veste. Ils auraient pu être jumeaux, si ce n'était que le Basque était plus costaud, avec des poignets comme des faisceaux de câbles électriques, et qu'il portait un bouc. Et il n'avait pas les yeux vieil or de Vic.

Je continuai à manger tandis que Dorothy prenait deux tasses sous le comptoir, les remplissait et poussait le distributeur de dosettes de crème et de sucre vers nos deux immigrés de l'Ancien Monde. Ils buvaient tous les deux du café à longueur de journée. Vic glissa son doigt dans l'anse de sa tasse.

— Comment c'était, la première à l'école de Durant ?

J'avalais une nouvelle gorgée de mon thé glacé.

— Je ne crois pas que nous allons rester à l'affiche très longtemps.

Elle défit le papier de cinq sucres et les mit dans sa tasse.

— Ça fait deux ans que je suis là. Putain, comment ça se fait qu'ils m'ont jamais demandé, à moi ?

Je posai mon verre.

— C'est dur d'imposer un léger différé pour pouvoir censurer... une lecture de conte.

Elle mélangea le café au sucre et se mit à parler les yeux baissés.

— Ce patapouf simiesque de Kyle Straub a collé ses affiches partout dans la ville.

— Ouaip, j'ai entendu.

Saizarbitoria se pencha et se joignit à la conversation.

— Vern Selby a écrit un article très élogieux sur M. Straub dans le journal d'hier.

— Ouaip, je l'ai lu.

Toutes nos radios beuglèrent une seconde. Parasites.

L'INDIEN BLANC

— Unité Deux, un 10-54 sur la 16, borne 4.

Nous échangeâmes un regard. Ruby s'était fourré dans la tête, depuis quelques semaines, d'utiliser les codes 10-x, et il apparaissait que c'était un emmerdement de catégorie majeure pour nous tous. Je fus le premier à deviner.

— Conducteur en état d'ivresse ?

Vic enchaîna.

— Route bloquée...

Saizarbitoria prit une dernière gorgée de café et descendit de son tabouret ; il connaissait la procédure. Il enclencha le micro sur sa radio.

— 10-54, bien reçu.

Il nous regarda tous les deux et hocha la tête.

— Bétail sur la route.

Vic et moi échangeâmes un haussement d'épaules et elle lui lança les clés. Elle avala une gorgée de son sirop tandis qu'il se dépêchait de sortir.

— Tiens-nous au courant.



Vic rentra avec moi. Tandis que nous montions les marches de la vieille bibliothèque Carnegie qui hébergeait la prison et les bureaux du comté d'Absaroka, je sentis le parfum pomme sauvage de son shampoing. Nous étions à mi-chemin lorsqu'elle m'arrêta en posant une main sur mon bras. Je me tournai vers elle ; elle s'appuya sur la balustrade métallique et glissa cette même main sur la rampe peinte en noir. J'attendis, mais elle avait le regard perdu vers Clear Creek, où les peupliers de Virginie commençaient déjà à faire des feuilles. Elle se tourna vers moi, agacée.

— Tu prévois toujours de partir demain matin ?

Je calai le livre de contes sous mon bras.

— C'est ce qui est prévu, tout au moins, par moi.

Elle hocha la tête.

— J'ai quelque chose à te demander.

— OK.

Elle plissa le nez et je regardai les rides se dessiner autour de son nez comme la moustache d'un chat.

CRAIG JOHNSON

— Ma mère voudrait déjeuner avec Cady et toi.

J'attendis un moment, me doutant qu'elle n'avait pas terminé.

— OK.

Elle ne quitta pas Clear Creek des yeux.

— Super Cop risque d'être trop occupé, mais ma mère trouve qu'elle n'a pas porté assez d'attention à ta fille.

Je vis les muscles de sa mâchoire se serrer comme c'était toujours le cas lorsqu'elle parlait de son père.

— OK.

— J'veux dire... C'est pas du grand tralala. Elle veut juste déjeuner.

Je hochai la tête à nouveau.

— OK.

— Vous pourriez aller à la pizzeria, chez mon oncle Alphonse – rien de sophistiqué.

Je souris et tendis la main pour l'empêcher de regarder ailleurs.

— J'ai dit OK.

Elle me regarda enfin.

— C'est un truc de famille, et comme la plupart des trucs de famille de ma famille, c'est naze. (Elle soupira.) J'veux dire... Ils auraient dû la contacter il y a bien longtemps, mais comme toujours, avec leur façon naze...

— On ira déjeuner.

Elle regardait ses rangers Browning, maintenant. Ses cheveux bruns se dressaient en épis réprobateurs.

— J'adorerais rencontrer des membres de ta famille, les uns ou les autres.

— Mouais...

Rien n'était jamais facile avec Vic ; cela faisait partie de son charme. Elle continua à gravir l'escalier sans moi.

— Mais n'en attends pas trop.

Je secouai la tête, la suivis et bloquai la porte en verre biseauté qui me revenait dans la figure. Je la refermai doucement et passai devant les photos des cinq précédents shérifs du comté d'Absaroka. Je saluai le portrait d'Andrew Carnegie en montant les dernières marches jusqu'au bureau de la standardiste. Ruby était occupée à lire

L'INDIEN BLANC

la dernière série de mises à jour envoyée par la division des enquêtes criminelles, à Cheyenne.

— Bon sang, mais qu'est-ce que c'est qu'un 10-54 ?

Elle leva ses yeux bleus vers moi et me regarda entre les mèches poivre et sel de sa frange.

— Ferg dit qu'il est 10-6 aujourd'hui s'il faut qu'il travaille les dix prochains jours en continu, et moi, je serai 10-42 à partir de six heures moins le quart pour aller à la soirée glaces de ma paroisse.

Je décidai d'ignorer la rafale de codes 10.

— Est-ce qu'il est monté à Tongue River Canyon ?

Elle hocha la tête. Ferg était mon adjoint à temps partiel qui avait cette habitude à temps plein de persécuter la faune aquatique locale avec ses mouches artisanales. Pendant mon absence, il allait devoir reprendre du mou, alors, je ne lui en voulais pas d'avoir pris une journée pour faire danser des touffes de poils et de plumes sur l'eau.

— Des post-it ?

— Deux, et il y a ce jeune homme qui est censé venir se présenter cet après-midi.

— Quel jeune homme ?

Elle hocha la tête.

— Le jeune homme de Sheridan qui s'est porté candidat pour l'autre poste d'adjoint à Powder Junction. Il a dit qu'il serait là avant cinq heures.

Je m'assis sur le coin de son bureau, regardai l'heure sur son écran d'ordinateur et tendis la main pour caresser le chien.

— Il lui reste donc vingt minutes.

La tête de la bête se dressa et Ruby examina la cicatrice laissée par une balle près de son oreille. Une langue de la taille d'une serpillière me lécha la main.

— Lucian a appelé pour savoir si t'avais oublié votre soirée échecs.

— Zut.

J'allais devoir aller jusqu'au Foyer des personnes dépendantes de Durant pour voir le vieux shérif.

— Cady a appelé.

CRAIG JOHNSON

— Elle a changé d'avis, et finalement, elle ne veut plus qu'on vienne ?

Ruby froissa le second post-it et le jeta avec le premier.

— Pas vraiment. Elle a dit que tu apportes ton arme parce qu'elle veut t'emmener à son club de tir, jeudi.

Nous nous regardâmes un instant, puis elle leva un sourcil.

— Club de tir ?

Je me grattai le coin de l'œil, où ma dernière blessure cicatrisait.

— C'est un truc dans lequel Devon Conliffe l'a embarquée.

Elle sourit.

— Devon Conliffe, encore ?

— Ouaip...

Ma voix n'était guère enthousiaste, même à mes propres oreilles.

— Ce type te cause du souci.

Elle me regarda me gratter l'œil encore un moment puis tendit la main pour interrompre mon geste. Je restai songeur.

— "La dame fait trop de protestations, ce me semble."

Ruby hochla la tête.

— Elle a peur que tu ne l'aimes pas. (Elle lâcha ma main gentiment.) Il est jeune, beau, intelligent, et il gagne à peu près six fois plus que toi par an. Il a séduit et charmé la plus jolie, la plus intelligente et la plus précieuse femme que tu connais. (Elle me sourit.) Il est parfaitement normal que tu le détestes. (Elle battit des cils.) 10-24 ?

Mon regard s'attarda sur elle, puis j'allai d'un pas traînant jusqu'à mon bureau en me demandant si, au cas où je m'éclipserais par derrière, quelqu'un s'en rendrait compte. Je m'assis à mon bureau et envisageai d'appeler l'Ours pour voir s'il ne voulait pas que nous partions plus tôt. Il ne voudrait pas. J'appuyai sur le second bouton de composition automatique du numéro et écoutai le téléphone sonner dans les locaux de la petite affaire de Henry, à la lisière de la réserve des Cheyennes du nord – parking gratuit, sans restriction.

Il décrocha à la seconde sonnerie ; c'était sa signature.

— Bienvenue au Red Pony, où cette journée magnifique ne se terminera qu'au bout de la nuit.

— Est-ce qu'on peut partir plus tôt ?

L'INDIEN BLANC

— Non.

Je raccrochai. Totalement inutile de discuter. Je perdrais forcément. Je regardai fixement la vieille pendule Thomas Seth accrochée au mur, pensai à mes bagages déjà prêts posés près de la porte, chez moi, et je soupirai.

J'appuyai sur le premier bouton de composition automatique et écoutai le téléphone sonner à trois mille cent seize kilomètres et demi de là, là où mon cœur battait par procuration.

— Ici Schomberg, Calder, Dallin et Rhind. Bureau de Cady Longmire, en quoi puis-je vous aider ?

Patti avec un *i*.

— Salut, Patti. Dites donc, vous travaillez tard, vous autres.

— Salut, Shérif. Nous avons un dossier qui doit être bouclé pour demain. Comment ça va, dans le Grand Ouest ?

Je m'installai confortablement dans mon fauteuil et posai mon chapeau sur mon bureau.

— Pas palpitant.

Je levai les pieds, ce que je faisais rarement, et je faillis basculer en arrière. Je me cramponnai au bord de mon bureau pour retrouver mon équilibre.

— Est-ce que “la plus grande juriste de notre temps” est disponible ?

Il y eut un cliquetis et le téléphone fit à peine une demi-sonnerie avant qu'elle ne décroche. Pour ce que j'en voyais, Schomberg, Calder, Dallin et Rhind récupéraient largement leurs investissements, avec Cady.

— Cady Longmire.

Je réprimai un sourire. Cette voix d'adulte, je n'arrivais pas m'y faire.

— Frimeuse.

Il y eut un silence, puis une voix légèrement plaintive.

— Vous êtes partis ?

— Non, l'Indien n'a pas fait sa valise.

Un autre silence.

— Est-ce qu'il doit toujours trimbaler la découverte photographique du siècle dans des cartons à chapeaux ?

CRAIG JOHNSON

— Probablement. Qu'est-ce que c'est cette histoire, je dois apporter mon arme ?

Un petit soupir exaspéré.

— Je t'en ai déjà parlé. Devon et moi, nous allons à un club de tir à Spring Garden, le jeudi soir.

Je m'ennuyais. Je décidai de discuter pour passer un peu le temps.

— Pourquoi ?

Un autre silence, plus long.

— C'est quelque chose qu'il faut faire, Papa. Ne commence pas à juger.

— Je ne juge pas. C'est juste que je ne comprends pas pourquoi un groupe d'avocats et toi, vous vous sentez obligés d'aller tirer sur des trucs le jeudi soir.

— On ne se sent pas "obligés" et on ne tire pas "sur des trucs". Nous allons sur un pas de tir homologué, où nous sortons nos armes sécurisées du coffre verrouillé de notre voiture, demandons les munitions correspondantes et tirons sur des cibles en papier sous l'œil vigilant d'un instructeur diplômé. C'est un vieux schnock, un type de l'armée, comme toi.

— Moi, c'est les marines.

— Peu importe. (Elle renifla puis se radoucit.) Je me suis juste dit que tu pouvais le rencontrer. Ce serait bien.

— C'est une idée de Devon, ce club de tir ?

Sa voix se durcit instantanément.

— Apporte ton arme, ou pas. Tu es vraiment impossible. Faut que j'y aille.

Je regardai le téléphone.

— Je l'aurai avec moi.

— Comme tu veux.

La communication se coupa. Je descendis mes pieds, posai le combiné et réfléchis sur la manière dont je me faisais des amis et dont j'influçais les gens. J'envisageai de fermer ma porte et de faire une sieste mais, lorsque je levai les yeux, je vis un grand jeune homme mince aux cheveux blond-roux qui me regardait, debout sur le seuil.

— Shérif Longmire ?

L'INDIEN BLANC

— Ouaip.

— Chuck Frymyer.

Je lui répondis par un regard vide.

— Le poste à Powder Junction ?

Je lui fis signe de s'asseoir et sortis son dossier de la pile posée sur mon bureau. Il y a moins d'un mois, on n'arrivait pas à dégoter deux adjoints, et maintenant nous nous retrouvions avec plus de douze candidatures pour le poste. Frymyer était celui qui avait le plus d'expérience, deux ans dans le comté de Sheridan.

Je parcourus le dossier du jeune homme ; il était bien trop qualifié. Je levai les yeux.

— Vous vous rendez compte que ce boulot est notre équivalent de la Légion étrangère française ?

— Pardon, Monsieur ?

Je lançai le dossier sur mon bureau.

— Vous allez vous retrouver au beau milieu de nulle part. Vous êtes déjà allé à Powder Junction ?

— Je l'ai traversé en voiture, sur l'autoroute.

— Dans les meilleures conditions météo, il me faut quarante-cinq minutes pour aller là-bas, alors j'ai besoin d'adjoints qui soient capables de se prendre en charge et de prendre en charge la partie sud de ce comté.

— Oui, Monsieur.

— Ne m'appellez pas *Monsieur*.

Je le regardai encore un peu et me dis que, comme "Beau Geste", il devait avoir ses raisons de vouloir se barrer au bout du monde ; ça avait probablement quelque chose à voir avec une femme, mais c'était peut-être mon côté romantique qui me faisait dire ça. Avec ses deux années de terrain, il serait un collaborateur intéressant pour Double Tough, l'autre adjoint que j'avais là-bas.

— Vous êtes certain de vouloir ce job ?

Il sourit.

— Oui.

Je me levai et lui tendis la main.

— Il se peut par la suite que vous m'en vouliez, mais en tout cas vous avez le poste. Préparez vos affaires et présentez-vous ici lundi

CRAIG JOHNSON

matin, à huit heures ; on vous fera prêter serment. Les uniformes de Sheridan ne sont pas très différents des nôtres, mais dans le comté d’Absaroka, on peut porter un jean. Ruby, la standardiste, vous donnera un badge et un jeu d’écussons, et on commandera le reste. Pas de chapeau noir – nous, on est les gentils.

Il sourit et je m’installai confortablement dans mon fauteuil. Ruby fit son apparition à la porte et s’éclaircit la voix.

— J’ai de mauvaises nouvelles.

Je me penchai en avant et posai mon menton sur ma main étalée sur la surface de mon bureau :

— Je m’apprête à partir...

— C’est Omar et Myra. Ils sont encore en train de se tirer dessus. (Je levai la tête et la regardai.) Techniquement, c’est un 10-16. (Elle sourit.) Je file à ma soirée glaces. Amuse-toi bien à Philadelphie et fais une bise à Cady pour moi.

Et la voilà partie, elle aussi.

Je criai.

— Qui a signalé la chose ?

Je l’entendis marquer une pause dans le hall. Elle revint, ramassa mon chapeau et le dépoussiéra délicatement avant de le poser sur ma tête.

— Va là-bas, fais en sorte qu’ils ne s’entretuent pas puis va jouer aux échecs au Foyer des personnes dépendantes. (Je levai les yeux.) Je prends le chien avec moi ; si tu décides de l’emmener avec toi, passe le prendre en chemin.



Je réquisitionnai Vic avant qu’elle ne quitte le bureau et lui dis que nous avions une occasion de nous dire au revoir avant mon départ. Il était évidemment aussi possible que nous nous fassions descendre par les .308 assortis avec lesquels Omar et Myra géraient leurs conflits domestiques.

Omar Rhoades était un pourvoyeur d’envergure internationale ; si vous aviez envie de tuer quelque chose, où que ce soit, Omar était votre homme. Il organisait des chasses au gros gibier sur les sept continents, mais le gibier le plus dangereux qu’il ait jamais eu en face de lui était son ex-femme, Myra. Cela faisait environ un an qu’ils

L'INDIEN BLANC

avaient divorcé, mais Myra avait laissé ses affaires dans la demeure ancestrale des Rhoades, et la question du retour de Myra était une vraie bombe à retardement. La maison qu'ils avaient bâtie ensemble était à la frontière nord de notre comté, à peu près à mi-hauteur sur la montagne. Si leur projet de meurtre réciproque était sérieux, alors, ils étaient déjà morts.

Je pris le dernier virage sur les chapeaux de roues et attaquaï la dernière ligne droite à toute allure.

Vic déverrouilla le Remington calibre .12 accroché à la colonne centrale.

— Le portail est ouvert.

Il restait environ une centaine de mètres avant d'arriver à l'allée circulaire devant la porte principale et je manquaï la fontaine de moins de vingt centimètres. Nous nous arrê tâmes dans un grand dérapage, je coupai le moteur et défis ma ceinture de sécurité. Vic était déjà au sommet du perron avant que je sois sorti du pick-up.

— Minute! Omar veut peut-être nous descendre, mais il est hors de question que je me fasse tirer dessus par accident.

Je dégainai mon .45. La lourde porte lambrissée en cerisier était grande ouverte. Je jetai un œil. Vic colla une balle dans le fusil à pompe et me regarda. On entendait de la musique, et j'étais presque certain que c'était Édith Piaf.

Je pris une grande inspiration et, une seconde plus tard, je franchis le seuil.

La voix de Vic s'éleva dans mon dos, cinglante.

— Alors ?

Le hall était sombre, les fenêtres de la galerie ne laissaient passer qu'une lumière jaune rasante en cette fin d'après-midi. Personne sur le palier de l'étage et personne dans l'entrée.

— Viens.

Je me dirigeai vers l'escalier, sur la gauche le long du mur, un pied collé à la plinthe, et shootai dans une bouteille de vodka Absolut à la framboise. Il n'y avait pas d'alcool renversé par terre. La bouteille était donc vide quand elle était tombée. Super.

Je parcourus du regard les têtes montées accrochées dans le hall du côté de la cuisine et passai sous un bison particulièrement imposant.

CRAIG JOHNSON

— Omar !

Omar était un ami. Il était allé jusqu'à m'emmener en hélico dans la montagne en plein blizzard afin de récupérer ma fille à Noël alors qu'elle était coincée à Denver par un autre. Mais s'il était saoul et hors de lui, il était capable de nous tirer dessus accidentellement.

Vic longea le mur jusqu'à moi.

— Tu veux que j'aille voir derrière ?

— Non, on va monter ; c'est de là que vient la musique.

Je pris une autre grande inspiration et glissai un œil vers le palier de l'étage.

— Omar ?

Le seuil était encombré de meubles entassés au milieu du passage comme une barricade improvisée. Il y avait des trous dans le buffet et le Chippendale, des éclats de bois et des bouts de rembourrage jonchaient le chemin d'escalier oriental. Je me plaquai contre le mur et me tournai vers mon adjointe.

— Soit ils sont morts, soit ils ne nous entendent pas, avec Édith Piaf.

Je regardai à nouveau vers l'escalier ; la barricade constituait au moins un semblant d'abri. Arrivé en haut, je tournai, réfléchis à la disposition de l'étage et me rappelai que la chambre principale était au bout du couloir, à une bonne douzaine de mètres. La porte était fermée, mais même de là où je me trouvais, je voyais où une salve de tirs l'avait traversée. Dix balles, peut-être, à mille mètres par seconde. Puisque c'était Myra qui avait passé à Paris la plus grande partie de l'année précédente, et que la musique était française, je supposai que c'était elle qui était dans la chambre.

J'étais en train d'observer la porte lorsque ma jambe cogna contre le buffet, ce qui fit basculer le miroir sur son axe ; il s'écrasa sur le sol. Même avec Piaf, le fracas fut considérable. Je regardai les éclats de miroir qui jonchaient le luxueux tapis persan et pensai immédiatement aux sept ans de malchance. Édith reprit sa respiration et je perçus le bruit caractéristique d'une culasse mobile qui s'enclenche.

Je plongeai derrière la barricade et m'aplatis sur le sol au moment où la première balle explosait le bois du flanc supérieur du buffet. Moins de deux secondes plus tard, la balle suivante ricocha sur la

L'INDIEN BLANC

porte en face et s'enfonça dans le sol à deux doigts de ma main droite. J'étais en train de ramper vers l'escalier lorsque Vic se découvrit et balança deux tirs de calibre .12 dans le plafond, ce qui me permit de battre en retraite sans la moindre élégance. Je percutai Vic et nous dégringolâmes quelques marches.

J'eus la chance d'atterrir sur les fesses, elle était étendue en travers de ma poitrine. Nous échangeâmes un regard et elle eut un grand sourire.

— On a eu chaud.

Nous restâmes ainsi quelques instants, puis elle roula sur le côté et je me calai contre le mur. Nous étions là depuis dix bonnes secondes lorsque nous vîmes Omar. Il était debout dans le vestibule, il mangeait un sandwich jambon fromage et buvait une bière au goulot. Il s'interrompit, la tête penchée.

— Mais qu'est-ce que... ? Qu'est-ce que vous fichez ? Vous risquez de vous faire descendre, là-haut.

Il se mit à gravir les marches, et je remarquai la présence d'une arme de calibre .44 fourrée dans un holster accroché à sa jambe.

— Je vous ai apporté une bière. (Nous ne pouvions le quitter des yeux.) Si vous voulez un sandwich, tout est encore sorti.

Il prit une autre gorgée, et j'envisageai de le balancer par-dessus la balustrade. Il fit signe à Vic de prendre les bouteilles, et elle obéit après avoir calé son fusil à pompe sous son bras.

— C'est quoi, l'histoire ?

Il roula des yeux et repoussa son magnifique chapeau gris clair en fourrure de castor vers sa nuque, ses longues boucles blondes vinrent effleurer le col de sa chemise blanche habillée.

— Elle a commencé à boire ce matin, après une petite discussion que nous avons eue. (Il mordit dans son sandwich – je dois reconnaître qu'il avait l'air assez appétissant.) Elle a dit qu'elle m'avait échangé contre deux jeunes de vingt ans, et je lui ai répondu qu'elle n'était pourtant pas calibrée pour du 220. C'est à partir de là que la conversation s'est, disons, détériorée.

Il finit sa bière et jeta la bouteille, qui alla se briser contre le mur en pierres apparentes. Il mit la main en cornet sur le côté de sa bouche pour concentrer le volume dans la bonne direction.

CRAIG JOHNSON

— Salope !

Deux autres balles de .308 traversèrent la porte au-dessus. Vic et moi plongeâmes de concert tandis qu'elles filaient dans le couloir au-dessus de nos têtes.

Omar reprit les deux bières à Vic, les ouvrit sur sa boucle de ceinture, lui en tendit une et avala une goulée de la seconde tandis que la capsule dégringolait sur le palier puis le long de l'escalier.

— Tu n'aurais pas, par hasard, compté le nombre de trous dans la porte ? (Il continuait à suivre le parcours de la capsule.) Il n'y a qu'une boîte de munitions pour son engin, seize par boîte...

Je savais qu'il y avait abondance d'armes à feu au domicile des Rhoades.

— Et toutes les autres armes qui sont dans le coffre ?

— Pas de munitions. J'ai tout descendu au rez-de-chaussée.

Ils burent tous les deux un peu de bière et me regardèrent.

— Ça fait douze. (Je désignai le palier d'un mouvement de tête.) Plus deux, ça fait quatorze.

Omar approuva en silence.

— Il lui en reste deux.

Nous hochâmes tous la tête, puis il dégaina tranquillement son gros calibre, visa bien vers le haut et tira deux fois ; le Smith et Wesson à canon long rua au bout de son bras. Quelques morceaux du chambranle, d'un chandelier en bois de cerf et de plâtre du plafond, nous tombèrent dessus.

— Connasse !

Pour toute réponse, nous eûmes une détonation, un seul coup, cette fois. Omar prit une nouvelle gorgée de bière.

— Elle commence à piger, elle économise ses balles.

Je me tournai vers Vic, qui regarda Omar.

— Pas possible de lui parler ?

Omar rit et je le regardai.

— Y a-t-il un téléphone dans la chambre ?

— Ouais.

Nous descendîmes à pas lents jusqu'au guéridon dans le vestibule sur lequel trônait un vieux téléphone belge à cadran. Omar décrocha, composa le numéro de la chambre et me tendit l'écouteur.

L'INDIEN BLANC

— Elle ne voudra pas me parler, à moi.

Le téléphone sonna trois fois avant que Myra ne décroche.

— Salaud !

— Myra, c'est Walter...

Elle raccrocha avec une violence à me percer les tympans. Je demandai à Omar de composer le numéro une nouvelle fois. Elle ne répondit pas, cette fois, mais l'écho tonitruant du .308 et le bref sifflement strident dans le combiné nous informèrent que Myra avait fusillé le téléphone de la chambre.

Je raccrochai puis me tournai vers mes deux acolytes. Vic leva les yeux vers le palier.

— Elle est à sec ?

Omar hocha la tête.

— Ouais.

Je n'étais pas convaincu.

— À quel point est-elle saoule ?

— Pas mal, mais jusque-là, elle a jamais raté la porte.



Je traversai le palier en restant bien à droite ; je savais que je pouvais plonger dans la chambre d'amis s'il lui restait par hasard des munitions. Le problème était que la porte fermée se trouvait seulement à six ou sept dangereux mètres de moi. Merci aux charpentiers qui avaient bâti la demeure des Rhoades, le plancher ne grinça pas quand je contournai prudemment la barricade.

J'avais rangé mon .45 dans mon holster. Je n'avais aucune intention de tirer sur Myra.

Avec le volume de la musique, il était impossible d'entendre le moindre mouvement dans la chambre. Tandis qu'Édith Piaf continuait à chanter, j'observai les dégâts que les balles avaient causés au bois massif de cinq centimètres d'épaisseur et éprouvai la familière sensation d'apesanteur qui me prenait la poitrine.

Je recomptai les trous dans la porte, mais les dégâts causés par le gros calibre faisaient qu'il était difficile de savoir exactement combien de coups avaient été effectivement tirés. Je n'aurais pas joué ma paye. Apparemment, le tir le plus rapproché de la poignée avait arraché une bonne partie du mécanisme et la porte était entrebâillée

CRAIG JOHNSON

d'un tout petit centimètre ; je choisis d'agrandir l'ouverture du bout de ma chaussure. Dix centimètres. J'attendis mais il ne se passa rien. Je poussai encore un peu, ouvrant doucement la porte à peu près à mi-chemin avant de me trouver en bout de course.

Je pris une profonde inspiration pour m'éclaircir les idées et entraï pour me trouver nez à nez avec le canon du gros .308. Elle m'attendait, mais mon bras gauche était toujours croisé vers la droite, et d'un grand revers, j'attrapai le canon, l'écartai de moi et le déviai vers le bas. La balle alla exploser sur le sol. Le bruit dans la chambre fut assourdissant.

J'allais tuer Omar.

Je tentai de saisir le canon mais manquai mon coup ; elle avait reculé. La culasse d'une longueur interminable se releva vers moi.

J'avais oublié à quel point Myra était belle, et son congé sabbatique d'un an en France avec près de quarante-huit millions de dollars ne lui avait pas fait de mal. Elle avait de longs cheveux blonds, de ces chevelures qu'on voit dans les magazines, et une peau parfaitement bronzée qui avait certainement été caressée par le soleil de la Côte d'Azur. Elle portait un pull à col boule en mohair rose qui lui arrivait tout juste en haut des cuisses, et rien d'autre. Elle était grande et mince, et elle avait des mains puissantes et adroites. Le diamant tapageur que lui avait offert Omar avant de l'épouser était toujours à sa main gauche, qui me tenait en joue au bout de son arme. Au-dessus du viseur se trouvait un œil d'un bleu très clair, et tandis que mes poumons se tétanisaient, le canon s'abaissa légèrement et les lèvres d'un rose assorti au pull-over dessinèrent un sourire aussi lent que la progression d'un glacier. J'écoutai Piaf chanter *Le Chevalier de Paris* ou *Mon légionnaire*, j'hésitai entre les deux et me dis qu'après tout ce n'était pas la pire façon de s'en aller.

L'éclat bleu clair cligna, et je me décidai pour *Le Chevalier de Paris* en entendant le petit oiseau triller et susurrer ses paroles tendrement douloureuses.

Myra fléchit un peu, presque comme si quelqu'un l'avait frappée, et elle jeta le fusil. Elle fit un pas en avant, les bras grands ouverts, les passa autour de mon cou. La forte odeur de vodka à la framboise me décapa le nez et le bas de son pull-over remonta un peu plus haut.

L'INDIEN BLANC

— Walter...



— C'est une bonne chose qu'elle t'aime bien.

Il sortit sa reine. C'était la seconde partie, et mon projet de me coucher tôt s'était envolé tout comme mes trois pions, mes deux tours et un de mes cavaliers. Je bougeai mon autre cavalier et sentis descendre l'ombre menaçante de ma ruine prochaine tandis que son fou glissait sur une longue diagonale. Le tuyau de sa pipe balaya l'air avant de se fixer sur moi comme le canon d'une arme à feu, la seconde fois ce soir.

— T'as réussi à la sortir de la baraque ?

La pipe retourna dans sa bouche.

Je m'adossai confortablement dans le fauteuil Wingback en cuir et posai mon chapeau sur mes genoux. Le vieux shérif n'était pas prêt à mettre fin à la soirée. Il poussa doucement son autre fou d'un bout à l'autre de l'échiquier pour attaquer mon roi d'une manière complètement différente.

— Elle est au End of the Trail Motel à Sheridan. Elle prend l'avion demain.

Le silence régnait dans la chambre. Le vieux shérif me regarda. L'éclat de ses yeux d'ébène dansa dans la lumière tamisée qui venait de la kitchenette derrière nous. Il secoua la tête.

— Ouais, ben tu sais comment y s'est fini, mon mariage.

Effectivement, je le savais, et nous restâmes silencieux un moment avant que j'admette que j'avais un préjugé.

— Je déteste les trucs conjugaux.

Il hocha la tête et m'observa.

— Comme le troisième homme dans un combat au hockey : t'interviens, et c'est toi qui prends les coups, pour ses emmerdes à elle.

Il attendit que je me décide pour un autre déplacement inepte sur l'échiquier.

— J'ai entendu dire que Kyle Straub a collé des affiches partout en ville.

Je bus une gorgée et broyai un glaçon entre mes dents.

— J'ai entendu, moi aussi.

CRAIG JOHNSON

— Tu te présentes ?

— Je ne crois pas que j'aie le choix si je veux que Vic prenne la suite.

Il haussa les épaules.

— Moi, j' voterais pour elle, mais c'est à cause de mon point faible.

Lucian faisait référence à son habitude de s'adresser à la poitrine de Vic comme à un interlocuteur à part entière.

— Mais pour le reste du comté d'Absaroka, c'est une autre histoire. Tu peux t'arranger pour qu'elle soit le shérif suivant, mais ça va t'coûter un an ou deux de ta vie. (Je fis la grimace.) Mais bon, j'savais pas que t'avais tellement hâte de raccrocher.

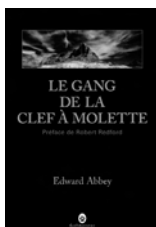
Ses yeux se portèrent sur l'échiquier.

— Échec.

Je regardai l'assemblée des courtisans en bois et posai un doigt sur mon roi. Je le fis accidentellement tomber, lui infligeant ainsi une mort prématurée.

— Ouaip... la gentillesse ne reste jamais impunie.

COLLECTION NOIRE



LE GANG DE LA CLEF À MOLETTE
Edward Abbey (*préface de Robert Redford*)

Un polar culte et underground des années 1970 dans lequel quatre insoumis se lancent dans l'écosabotage afin de défendre le désert de l'Ouest américain contre la "Machine" industrielle. Un hymne à la désobéissance civile.

ISBN 978-2-35178-002-2

496 pages

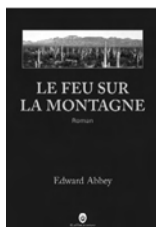


LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE
Edward Abbey

Où comment nos quatre héros reprennent du service face à la menace du super-excavateur géant GOLIATH qui s'apprête à défigurer les déserts de l'Ouest. Encore plus noir et déjanté que *Le Gang de la Clef à Molette*.

ISBN 978-2-35178-007-7

416 pages



LE FEU SUR LA MONTAGNE
Edward Abbey

Dans le désert du Nouveau-Mexique, un vieil homme irascible menacé d'expulsion par l'armée américaine décide de sauver son ranch. Il se battra jusqu'au bout.

ISBN 978-2-35178-014-5

224 pages

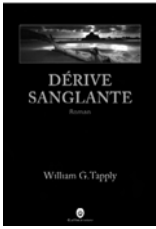


LA RIVIÈRE DE SANG
Jim Tenuto

Un guide de pêche du Montana accusé de meurtre doit affronter des milices privées, des écologistes radicaux et des ranchers corrompus afin de démasquer le vrai coupable. Le premier volet des aventures de Dahlgren Wallace.

ISBN 978-2-35178-006-0

320 pages

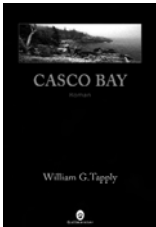


DÉRIVE SANGLANTE
William G. Tapply

À la suite d'un mystérieux accident, Stoney Calhoun a tout oublié de son passé et s'est peu à peu reconstruit une existence paisible dans le Maine. Le jour où un de ses amis est assassiné, il doit affronter ses fantômes.

ISBN 978-2-35178-011-4

272 pages

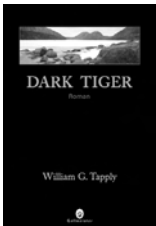


CASCO BAY
William G. Tapply

Au cours d'une partie de pêche, Stoney Calhoun découvre un cadavre carbonisé sur une île de Casco Bay. Lorsque son client est assassiné à son tour, il renonce une nouvelle fois à sa paisible existence.

ISBN 978-2-35178-018-3

304 pages

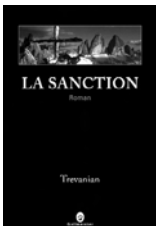


DARK TIGER
William G. Tapply

Les paysages somptueux du nord-est des États-Unis servent de décor à cet ultime volet des aventures de Stoney Calhoun. Après *Dérive sanglante* et *Casco Bay*, nous retrouvons ce bourru sympathique dans son enquête la plus dangereuse.

ISBN 978-2-35178-032-9

224 pages

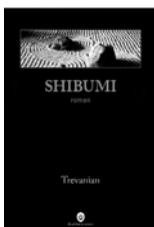


LA SANCTION
Trevanian

Tueur spécialisé dans l'assassinat d'agents ennemis pour le compte d'une organisation secrète, Hemlock doit exécuter une "sanction" lors de l'ascension de l'Eiger. Seul problème : il ignore lequel de ses trois compagnons de cordée est l'homme à abattre.

ISBN 978-2-35178-013-8

352 pages

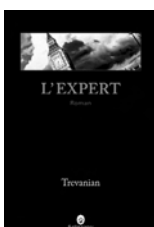


SHIBUMI
Trevanian

Nicholaï Hel est l'assassin le plus recherché du monde. Alors qu'il coule une paisible retraite dans le Pays basque, une organisation internationale de terreur et d'anéantissement se lance à sa poursuite. Se prépare alors un ultime affrontement.

ISBN 978-2-35178-020-6

456 pages

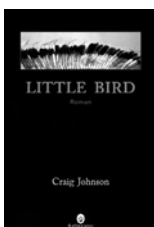


L'EXPERT
Trevanian

Alors qu'il voyage en Angleterre, Jonathan Hemlock est contraint d'exécuter une ultime "sanction" contre une figure de l'underwood londonien spécialiste de la débauche et de la torture. Un nouveau roman du génial Trevanian.

ISBN 978-2-35178-029-9

304 pages

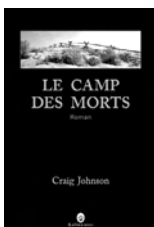


LITTLE BIRD
Craig Johnson

Walt Longmire, le shérif du comté d'Absaroka, dans le Wyoming, aspire à finir sa carrière en paix. Jusqu'à ce qu'on retrouve le corps d'un jeune homme au passé trouble sur les terres de la réserve cheyenne. Vengeance ?

ISBN 978-2-35178-025-1

424 pages



LE CAMP DES MORTS
Craign Johnson

Walt Longmire plonge dans le mystérieux passé d'une femme retrouvée empoisonnée à Durant. Ce nouveau volet des aventures du shérif du comté d'Absaroka nous emmène au cœur d'une violence qui se terre dans les paysages magnifiques du Wyoming.

ISBN 978-2-35178-034-3

320 pages

Retrouvez l'ensemble de nos publications
sur www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14 rue du Regard
756006 Paris